

REPRISE
DES HOSTILITÉS

DU MÊME AUTEUR

Fourbi
Gallimard, 2000

Supplément aux mondes inhabités
Gallimard, 2004

Le Contraire du lieu
Gallimard, 2005

Fiction & Cie



Xabi Molia

REPRISE
DES HOSTILITÉS

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre et de la Fondation Hachette

ISBN 978-2-02-088808-0

© Éditions du Seuil, janvier 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant d'entrer dans les quelques détails concrets indispensables à la compréhension de ce phénomène, rappelons ce qu'est la *stratégie*, dans son sens politico-militaire. Elle n'est pas la *tactique*, ni même la *grande tactique*. La tactique, c'est la technique des militaires professionnels qui, ayant reçu des ordres, cherchent à utiliser au mieux les moyens dont ils disposent pour les exécuter. La stratégie est une activité intellectuelle qui consiste, face à l'inconnue de l'avenir, à déterminer 1°/ *les buts* qu'on se propose; 2°/ *les moyens* nécessaires pour les atteindre; 3°/ *les risques* qu'on acceptera de courir: il faut soit se fixer des buts très modestes, soit accroître énormément ses moyens. Avec des moyens limités, la réalisation de buts ambitieux suppose des risques énormes, etc. On voit toute la gamme des possibilités qui s'offrent aux stratèges. En temps de guerre, la stratégie, confrontée aux faits, doit être sans cesse revue et corrigée. En temps de paix, son rôle est plus modeste, et néanmoins essentiel: *préparer des plans*, qu'on ne peut expérimenter « en vraie grandeur », mais dont l'éventuelle application présente des chances raisonnables de succès.

Jean-Baptiste DUROSELLE

EXIT, 1

2001

Il avait imaginé ça autrement. La chambre n'était ni blanche, ni laiteuse, ni embrumée. Il crut qu'il se réveillait, et dans un lit, en chaussettes et caleçon, donc il avait dormi, il était bien vivant. Mais sur la tapisserie beige, des cadres en verre protégeaient des photos qu'il n'avait jamais prises, des lieux qu'il n'avait jamais vus, des gens qu'il ne connaissait pas : souriants et bronzés, les surfeurs, fléchis sur de très longues planches, sillonnaient des vagues en pente douce, devant des palmeraies et des montagnes imprécises. Honolulu, peut-être, ou le Guatemala. Il n'était pas chez lui.

La porte de la chambre s'ouvrit sur un jeune homme aux dents grises, qui lui demanda s'il préférait un déjeuner continental ou britannique. C'était l'heure de la douche, aussi. Sans cesser de sourire, l'homme indiqua du menton une porte, au fond de la pièce, puis, quand il se fut assuré que Marin en prenait la direction, il disparut.

Marin se lava sous un jet d'eau un peu froide, qui devenait brûlant s'il réduisait trop son débit. Il y avait, dans une vieille armoire, des piles de bermudas beiges et de chemisettes colorées. Il s'habilla, chaussa des tongs et s'étudia dans une glace. Il se trouvait l'air pâle. Il sortit dans le couloir.

Marin longea une dizaine de portes blanches avant d'atteindre l'ascenseur. Quelque part, un aspirateur brouillait une chanson suave. Au rez-de-chaussée, derrière le comptoir, il aperçut enfin un jeune homme maigre, au long cou, penché sur un écran d'ordinateur. Marin murmura des excuses, insistant sur l'aspect saugrenu qu'allait revêtir sa question, mais déjà le jeune homme lui tendait distraitemment un plan du complexe et une brochure annonçant les activités de la semaine.

Marin consulta poliment le titre des ateliers, puis demanda, sans détour cette fois :

– Je suis où, là ?

Le réceptionniste soupira entre ses dents, pivota vers son moniteur et en fit disparaître une partie mal engagée de démineur. Il pianota sur quelques touches du clavier.

– Votre numéro, s'il vous plaît ?

– C'est-à-dire... mon numéro de chambre ?

– Oui, dit le réceptionniste. Puis, avec un geste : Sur la clef.

– Neuf milliards...

– Deux par deux, s'il vous plaît.

– 96 13 41 69 64.

– Marin, c'est bien ça ? Arrivé hier. 14 h 30 en temps universel. Non traité...

– Alors ? demanda Marin.

– Non traité. Ça veut dire que vous devriez plutôt rester dans votre module.

– Pardonnez-moi, mais je ne comprends pas très bien où je suis. Est-ce que...

Marin essaya de sourire, le réceptionniste aussi, qui chantonna :

– Le paradis, hein ?

Il éclata de rire, puis rajusta sa cravate.

– Écoutez, Marin, le mieux pour vous, je crois, ce serait que

vous regagniez votre module. Quelqu'un va venir vous voir, pour s'occuper de votre installation. Je suis vraiment désolé, mais notre équipe a pris du retard dans le traitement des dossiers.

Et, gentiment, il le prit par le bras pour le raccompagner.

Marin entendit plusieurs personnes passer dans le couloir, une ou deux portes qui se fermaient. La chambre n'avait pas de téléviseur et il songea un instant à s'en plaindre. Puis il se souvint de l'esclandre qu'il avait fait, un soir, dans un hôtel où il accompagnait Joseph Bel, et cette pensée l'arrêta. Une très grande baie vitrée, sans rideau, laissait voir le balcon. Marin aurait juré qu'elle n'était pas là quand il avait, la première fois, ouvert les yeux. Il fit quelques pas dehors. Un air tiède chargé d'odeurs marines passa sous sa chemise et le réjouit un peu. Le ciel était bleu ; il avait une jolie vue sur les environs. Des palmiers bas et fournis encadraient trois grandes piscines, autour desquelles des rangées de chaises longues accueillaient les corps huilés d'hommes âgés pour la plupart et de nombreuses jolies filles. En face, sur des balcons semblables au sien, la vie de la résidence s'offrait en échantillons : serviettes de bain mises à sécher, stores enroulés à des hauteurs diverses, homme absorbé dans un magazine, crayon de bois entre les dents (peut-être un cruciverbiste), homme en tricot de peau, bâillant et regardant Marin. Dans un haut-parleur, au loin, une voix tranquille rappelait quelques informations pratiques sur le programme de la journée. En plein soleil, devant les courts en terre battue, plusieurs dizaines d'individus bravaient la chaleur en rythme, tâchant de reproduire au mieux les mouvements d'un gymnaste en sueur, qui jetait ses bras et ses jambes dans des directions imprévues. Derrière, un chemin de gravier montait sur une première colline. Au-delà, entre les bouquets d'arbres,

de grandes plages vertes : un golf. Parfois, une voiture électrique passait à toute allure. Très loin, des nuages s'amoncelaient sur l'horizon. C'était le paradis.

Le petit homme, debout devant Marin, portait un costume noir un peu trop grand.

– Psychologue, oui. C'est-à-dire que je suis là pour répondre à toutes vos questions, toutes celles auxquelles je suis en mesure de répondre. Vous traversez une épreuve délicate, vous pouvez avoir besoin d'un soutien. Et je suis là pour ça.

– Je suis mort ou je suis vivant ?

– Vous avez raison, autant commencer par là, dit le petit homme en s'asseyant sur le lit de Marin. Vous serez sans doute heureux de l'apprendre, on a prévu pour vous une deuxième période. En récompense de vos efforts, de cette première période sur Terre, rudement difficile, où vous avez bien travaillé...

– Je n'ai jamais vraiment travaillé, dit Marin.

Le petit homme se reporta aux quelques feuilles agrafées qui patientaient sur ses genoux.

– Je vois que vous avez écrit plusieurs romans de science-fiction, et que vous vous êtes investi dans des activités politiques... Donc, après cette première période (le psychologue leva les yeux et parut de nouveau se détendre), vous avez été placé dans ce complexe. Ici, tous les types de loisirs vous sont proposés. Dites un loisir, par exemple.

– Le kayak, dit Marin.

– Oui. Eh bien, vous disposez d'une cascade olympique, à seulement quarante-cinq kilomètres d'ici. Des hélicoptères peuvent vous y amener trois fois par jour. Sur le site, des moniteurs sont à votre disposition, pour une séance découverte, ou un stage d'approfondissement. Le kayak, c'est un exemple parmi d'autres. Vous avez des centres d'intérêt plus intellectuels, à ce

que je vois. Eh bien, vous pouvez profiter de la bibliothèque, de l'atelier photo, et du ciné-club que nous avons, qui est très dynamique.

– Je suis au paradis? demanda Marin, qui n'écoutait plus et se sentait vaciller.

– Oui.

– Et c'est Dieu qui s'occupe de tout?

– Oui.

– Dieu existe?

– À sa façon.

Le petit homme se releva pour extraire de son pantalon un paquet mou de cigarettes. Il le tendit vers Marin, qui refusa.

– Les détecteurs de fumée ne fonctionnent plus, dit le petit homme en tassant une cigarette contre le rebord de la table de nuit. Tenez, poursuivit-il, pas très loin d'ici, il y a Céline, dans un complexe comme le nôtre, mais avec d'autres écrivains célèbres. Et Picasso. Vous aimez Céline, c'est bien ça?

– Moins que Jules Verne.

– Jules Verne, c'est fin dix-neuvième, n'est-ce pas?

– C'est ça.

– Alors non, j'imagine que non, lui, on ne doit plus l'avoir.

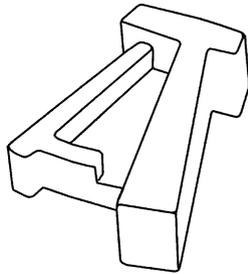
– Pourquoi?

– C'est comme partout, vous savez... On vous offre une nouvelle vie, ici. Mais c'est une vie. Et puis les morts arrivent de plus en plus mal en point, avec les pollutions, l'obésité... Évidemment, pour les célébrités, on est aux petits oignons. Mais pour les autres... La durée moyenne d'un séjour, maintenant, ça ne doit pas dépasser cinq ans.

– Et ensuite, les gens meurent?

– Eh oui, Marin, les gens meurent.

NOTIONS DE JUSTICE



1999

Le jour où véritablement les opérations commencèrent, il n'y avait sans doute guère plus d'une dizaine d'hommes autour de Joseph Bel. Beaucoup prétendraient plus tard avoir été du nombre. Joseph Bel lui-même se plairait à raconter qu'il avait rassemblé, pour la circonstance, une armée de convaincus.

– Voilà, avait-il dit. C'est ça que je veux.

Et, ouvrant grand les bras, il désignait la ville de Souvray en contrebas.

On se pencha pour regarder et les hommes, ne sachant quoi dire, s'absorbaient dans l'examen de la ville, l'air grave et professionnel. On entendait les voitures qui longeaient la corniche et passaient près du belvédère. Le bruit ajoutait au désagrément d'être là, dans le froid, suspendus au-dessus du vide.

Joseph Bel, appuyé contre la Mercedes, enfournait les sandwiches que lui tendait Bucher. Les autres ne pensaient plus au pique-nique. Ils regardaient la ville.

– Dans six mois, il y a des élections ici.

Joseph Bel s'était levé. Il s'essuya la bouche du revers de la main. Son profil corpulent quoiqu'un peu voûté se découpait à contre-jour. La pose était peut-être étudiée, mais on devait reconnaître qu'il avait de la prestance.

Et il dit encore quelque chose comme :

– Cette ville est prête pour des hommes comme nous. *Abys-sus abyssum invocat*. Froissart traîne ses affaires de corruption, de trafic d’influence, et l’argent du contribuable engraisse ses appartchiks. Alors quoi, vous voulez laisser faire ?

– Mais non ! s’écrièrent les hommes en chœur.

– Moi, je dis qu’on doit y aller. Maintenant. Et je vous le demande, je le demande à chacun d’entre vous : livrez-vous sans calcul, armez-vous de la colère du juste, et alors nous vaincrons !

On applaudit, on frissonna. Avec des phrases pareilles, il pourrait déplacer des montagnes et des foules, dit Ninipotch en souriant d’un air fin. Ensuite, Joseph Bel traça des carrés et des flèches sur le gravier du parking. On fit cercle à l’abri des voitures, tous penchés au-dessus du diagramme. Joseph leur expliquait son plan, détaillait la chronologie en semaines et en jours moins dix, moins trois, moins un, distribuait les tâches, à Prosziky la sensibilisation, à Bucher la surveillance de Froissart, à Tuchard la recherche des fonds, à Ninipotch l’image et les slogans, et vous trois, là, vous vous occuperez de... Plus de réunion pour l’instant. Il faut un effet de surprise. C’est comme ça que les batailles se gagnent. Napoléon, César, pas besoin de vous faire un dessin.

– Surtout César, dit Ninipotch.

– Donc, pas de démonstration de force. On se téléphone ou bien on se retrouve en petit comité. Jamais plus de quatre et jamais dans Souvray. Si on vous pose des questions, éludez.

2

1997-1998

Bel était arrivé à bord d'une grosse voiture, qu'il conduisait. Ils ne surent jamais bien d'où il venait. Certains disaient qu'il avait été steward. D'autres, vendeur à la sauvette. Il possédait la stature d'un ancien lanceur de disque et affectionnait les costumes bleu foncé, élégants mais sans excès, qui lui donnaient l'air fiable. Le syndic avait déjà vu son portrait dans un magazine économique. Il n'était pas exactement bel homme.

Les ouvriers se méfièrent, et il expliqua qu'ils avaient raison de se méfier. Qu'avec lui il y aurait des surprises. Il allait tout changer. D'abord il fit repeindre la façade de l'usine. En moins d'une semaine, il rénova les vestiaires. Puisque l'entreprise ne se portait pas bien, et puisqu'il fallait se serrer les coudes, autant travailler dans des conditions agréables. Un détail, par exemple : à la cantine, il améliora la qualité du pain ; et il promit un voyage du comité aux îles, pour des jours plus cléments. Dans l'un de ses premiers discours, il condamna sans réserve l'ancien patron, qui les avait fait travailler dans des conditions indécentes et s'était montré incapable de leur apporter des garanties pour le futur :

– Or le futur, pour moi, c'est pas le temps du conditionnel.

Puis il expliqua que c'était un honneur pour lui de prendre la tête d'une si respectable maison, qui incarnait toute une tradition. Il parla du savoir-faire français et de son excellence industrielle. Ce fut la première fois qu'ils l'applaudirent.

Il s'était engagé à ne pas licencier. Le maire l'avait confirmé auprès des syndicats. Le dépôt de bilan permettait de faire patienter les créanciers ; il ne licencia pas. Mais il demanda aux salariés, puisqu'ils étaient si attachés à l'entreprise, qu'ils redoublent d'efforts et ne soient pas trop regardants sur les horaires. Ils acceptèrent. Il ne supprima que le département marketing. Il se chargerait seul de la publicité.

Il étonna son monde en recrutant une phalange de jeunes commerciaux. Il expliqua, au cours d'une de ces réunions publiques de fin d'après-midi qu'il affectionnait tant, qu'il fallait accroître la force de vente et se montrer plus agressif pour reconquérir le marché. Il parla même un temps d'installer sur le site la filière aspirateurs. On mit le projet à l'étude. Vincent, le père de Marin, fut bientôt l'un des seuls à conserver ses réticences.

On le vit beaucoup moins après les six premiers mois. Il avait d'autres affaires, il se lançait en politique ; c'était un homme occupé, qui voyageait beaucoup. Ezhaure, le directeur général, expliqua qu'il était retenu par les problèmes d'une succursale en République tchèque. Très vite, et quoiqu'on sût de lui bien peu de choses, il manqua. Les résultats avaient été meilleurs, sitôt après la reprise, et le carnet de commandes se remplissait de nouveau. Il savait ce qu'il faisait. Les salariés l'appelaient par son prénom et s'étaient pris de sympathie pour lui, d'autant plus facilement qu'il n'avait pas fait de manières avec eux. Il était resté, malgré sa réussite, le fils d'ouvrier des

faubourgs parisiens : les tourneurs en voulaient pour preuve le respect qu'il manifestait devant les machines. On ne doutait pas qu'il aurait pu parler sans difficulté de chasse à la palombe et de rugby avec les connaisseurs.

Lorsqu'un délégué révéla qu'un plan social était en discussion parmi les dirigeants, personne ne voulut le croire, pas même le père de Marin. Lussac, le directeur du personnel, se montra très rassurant. L'entreprise ne dégageait pas encore de bénéfices, mais le chiffre d'affaires avait bien augmenté, preuve que le marché reprenait confiance en eux. On attendait une grosse commande d'Espagne. Le conseil d'administration qui se tenait à la fin du mois d'avril n'était en rien exceptionnel. Les représentants syndicaux avaient tort d'instiller, en pleine convalescence, le poison de la suspicion.

Bel revint le mois suivant, juste après l'annulation de la commande espagnole. Il sourit, il tutoya, mais on voyait bien qu'il était préoccupé. Dans la cantine, lèvres tremblantes, il parla de sa déception, du mauvais état d'esprit, palpable, qui régnait dans les ateliers et mettait l'entreprise en difficulté. Il ne paraissait plus si jeune ni si conciliant. Ses cheveux étaient soigneusement peignés. Il portait une cravate rouge sombre piquée de motifs dorés, qu'il rajusta. Puis il lut à voix haute une liste de noms. Il licenciait vingt personnes. Il demandait aux autres de garder leur sang-froid. On ne s'en sortirait pas sinon.

Au lendemain du conseil d'administration, Lussac annonça que l'entreprise allait être mise en liquidation. Ils apprirent la nouvelle vers midi.

Trois heures plus tard, sous les huées, la voiture d'Ezhaure entra dans la cour de l'usine. Il eut du mal à se faire entendre, mais les salariés voulaient malgré tout savoir. L'appareil de production était vétuste. L'actionnaire principal refusait de financer la restructuration. Ils ne pouvaient plus faire face à la concurrence.

À six heures du matin, l'équipe de jour trouva les grilles cadenassées. Un haut-parleur annonçait la grève. On fabriqua des banderoles.

Il se montra très apaisant. Ezhaure et Lussac furent virés. Ils avaient parlé inconsidérément. La situation était certes critique, mais il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver l'entreprise. Il ne laisserait pas s'effondrer la vénérable maison. Les salariés se remirent au travail et honorèrent la commande du client principal. Ponctuellement, ils débrayèrent, pour marquer leur inquiétude.

Dix jours plus tard, un message de quelques lignes leur confirma la liquidation judiciaire. Bel n'avait pas trouvé de solution.

Les chaînes de production s'arrêtèrent. Les salariés bloquèrent l'entrepôt A, où se trouvaient les stocks, d'une importante valeur marchande. On parlait de plusieurs millions. La grève serait illimitée.

Un député communiste vint rendre visite aux occupants de l'usine. Le quotidien régional tenait la chronique de leur résistance. La pétition diffusée sur Internet reçut plusieurs centaines de signatures ; c'était moins qu'on espérait. L'idée d'un spectacle de soutien fut lancée, et spontanément des formations locales assurèrent les organisateurs de leur présence. La télévision régionale couvrit les manifestations de la semaine précédente et le journal du soir fit le portrait du père de Marin, un ancien qui était entré à quatorze ans dans l'école de l'entreprise, lisait Dostoïevski, avait rencontré sa femme à l'atelier des presses plastiques et donné la plupart de son temps libre à la boîte, pour des animations commerciales à travers la France où il vantait la qualité et le sérieux de produits qu'il avait lui-même fabriqués.

On écrit des livres (le plus souvent) tout seul, mais ils ont quelquefois des créanciers. En sept ans, celui-ci les a accumulés. À défaut de pouvoir leur rendre ce qu'ils m'ont donné, je voudrais remercier Frédérique Aït-Touati, Frédéric Chansel, Jean-Baptiste de Beauvais, Sophie de Closets, Frank Leromain et Clarisse Vezin, pour leurs lectures et leurs critiques des différentes versions du manuscrit; ma sœur Christie, pour sa foi plus grande que la mienne; mon père, pour ses doutes et son sens de la marche; Buck 65, M. Ward et Birdy Nam Nam, pour la bande-son; Élodie Jarret, pour les éléments graphiques. Merci à Raphaëlle, enfin, je lui dois plusieurs vies.

